

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 26

Artikel: lena dau tèlèfone
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202422>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sés on ne sait où quand arrive le quart d'heure de Rabelais ! Ah ! certes, tout n'est pas rose dans le métier.

Malgré tout le mal qu'il leur donne, malgré des gains dérisoires, il est des campagnards qui le pratiquent avec une constance qui n'a d'égale que leur parfaite probité. Nous connaissons une famille des Planches-du-Mont qui se glorifie d'avoir fourni pendant plus d'un demi-siècle, sans interruption, tout le lait de l'Hôpital cantonal. Chaque matin, à la même heure, arrivant au trot modéré de la Grise ou du Brun, la laitière apportait à cet établissement trois cents à trois cent cinquante pots de bon lait crémeux. Ce fut un gros crève-cœur pour elle quand, un beau jour, on l'informa que le lait devait être amené désormais soir et matin, après chaque traite. Ainsi le voulaient les médecins.

La bonne femme voyait dans ce changement non un souci du bien-être des malades, mais en quelque sorte une offense personnelle, et, consciente de sa dignité, elle alla voir le directeur, qui était alors M. Delorme. Elle avait mis pour cette visite sa robe des grands jours et son collier d'or. Le directeur ne put que lui confirmer la décision prise.

— Alors, dit fièrement la paysanne en croisant les bras sur sa robuste poitrine, l'Hôpital veut que je fasse maintenant deux fois la route des Planches-du-Mont à Lausanne pour lui amener le lait !... Voilà soixante ans que nous vous fournissons, et pas une seule réclamation ; jamais le lait n'a tranché !... Si monsieur le directeur trouve mieux ailleurs, libre à monsieur le directeur, mais nous ne pouvons pas changer notre trafic !

— Ainsi, vous rompez ?

— Oui, monsieur le directeur, et avec honneur !

V. F.

Chez le dentiste.

On sait que, depuis quelques années, l'art dentaire a fait, comme les autres parties de la chirurgie, des progrès énormes et que le temps est bien passé où la simple extraction d'une incisive était redoutée à l'égal d'un supplice. L'emploi des anesthésiques a pour ainsi dire supprimé la douleur. Cependant, le souvenir des tortures d'antan est demeuré si vivace que nombre de personnes ne se rendent pas chez le dentiste sans s'informer si elles sont destinées à souffrir beaucoup.

La domestique d'un dentiste, à qui une dame adressait cette question, l'autre jour, à Vevey, répondit :

— Je puis vous certifier, madame, que vous ne sentirez rien du tout. Les clients de mon maître se trouvent si bien pendant l'opération que beaucoup choisissent précisément ce moment-là pour se faire photographier.

Elle avait la langue bien pendue, la soubrrette.

A Lausanne, la semaine dernière, un pêcheur de Savoie s'exclame chez un dentiste de la rue de Bourg, au quart d'heure de Rabelais :

— Deux francs pour m'arracher ce marteau ! Bon Dieu de bon Dieu, vous gagnez l'argent rapidement, vous autres dentistes !

— Eh bien, répond le praticien, la première fois que vous reviendrez, je vous opérerais avec la plus grande lenteur.

Iena dau téléphone.

L'è tot parà oquie de destra quemoudo que cliiau novalle z'einveinchon, quemet lo téléphone, et, n'è pas l'embarra, ma faillà itre gaillà suti po imaginà dâi z'affère dinse. Trovâvo pas ? vo z'autro vilho, que vo n'avâi pas cein dein voutron dzouvenno tein ; n'è-te pas bin quemoudo ? Se voutra modze pào pas vilâ bin adrà, se voutrè caion rebouillant et que l'aussant fauta de ferrâ, se vo z'âi fé rapistolâ

voutrè solâ et que vo lè faille po lo leindèman, mimameint se voutrè dzein godzant oquie, eh bin ! on coup de téléphone et on fa veni tot tsaud lo vétérinéro po la modze, lo magnin po le caion, lo cordagni ào lo choquère po lè solâ, la sadze-fenna po sè dzein et pu hardi ! on s'espllique et quite bons z'amis ; n'a pas tant de cliiau z'écretoure de papâ qu'on ne sâ jamé se on a tot de.

L'è veré assebin que dâi iadzo, lo téléphone ein djuvé dâi sinne, quemet cliia que vé vo contâ.

Lâi avâi dein on velâdzo proutse d'Etsallein, à onna gâra que l'è su lo tsemin de fè de Lozena à Bertsi, clii tsemin de fè qu'on l'âi dit la *Bèruvella*, lâi avâi dou z'hommo que s'appelâvant ti dou Djan Bouèlan. Ion étâi grandzî et bin boun'hommo, mimameint que sa felhie étâi mariâie dein lè z'autorità ; l'autro étâi chauffe po lè comotive dau tsemin de fè, on bon coo, crâno quemet lè vilho dau Sonderbon. Li, n'étâi pas mariâ, ma Djan-lo-Grandzî l'avâi sa fenna que n'allève rein bin, couerlève du dza on par de dzo : dâi douleu dein lo veintro, crâio, et lo mâidzo l'avâi de qu'ire prâo su onn'idropizî et que revindrâi binstout. Ma, quand lè que fut via, la fenna sè met à allâ pllie mau, à bouèlà : « Ouais ! lo veintro ! ouais ! lo veintro ? » que ma fâi Djan sè décide à allâ telfonâ pè lo cabaret po demandâ cein qu'on pouève lâi baillî po la soladzî on bocon. L'è onna cousenâre que l'ire à l'autro bet et lâi dit d'atteindre on moment ! lo monsu allève reveni tot ora, so desâi ; et Djan va sè setâ pè lo veindâdzo onna menuta.

Tandu ci tein, vaitcè que l'autro Djan, lo chauffe, telfonève assebin pè Lozena cein que faillà fère à onna tsaudaire de comotive qu'ire tota creverta de tâtre, et l'étâi on bocon novi dein lo metti, lâi faillà espliquâ bin adrà. Pè Lozena, on lâi dit assebin qu'on guelenera binstout po lâi fère la coumechon et... ne manque pas, mon Djan n'avâi pas pî veri lè pî qu'on sonne ; ie trasse pè la machine à dèvezâ, sè bete lè manette vè lè z'orolhie et l'atiute :

— Ite-vo on tau, on Djan Bouèlan ? qu'on lâi dit, cà l'ire lo mâidzo.

— Oi, l'è mè, lâi repond lo chauffe, du que s'appelève dinse.

— Eh bin ! attiutâdè ; vaitcè cein que vo foudrà fère : po quemèinci vo faut preindre pacheince, et pu la frottâ bin adrà po l'adâoci on bocon avoué quemet onna coqua de penna tsauda ; adan l'âodri dèman matin vère se faut fère oquie d'autro. Ai-vo comprâ ?

— Oi, se repond Chauffeu, que ne savâi pas bin se clii l'embroulâdzo à la penna pouève dètâtra sa tsaudaire et que s'ein va tot èbahia dau consèt.

Onna vouarba apri, on reguelenève et Djan Bouèlan, lo grandzî, que sè crâi que l'è po sa fenna malâda châte vè l'apparet po repondre avoué lè manette.

— Ite-vo adi quie, Bouèlan ? qu'on lâi fâ du l'autro bet, cà l'ire on ingenieu.

— Oi.

— Dan, a-te que cein que lâi faut fère : vo faut coute que coute lâi eintrâ dedein, la fière pertot avoué on petit battèran, la racliâ tant que lè bré pouant èteindre, et pu apri latsî l'idye.

Vo z'arâi falîu vère la mena dau grandzî quand l'ouia cein, sè desâi ein li-mîmo : « Ma dein sti Dieu mondo, è-te possibillio de lâi fère on commerce dinse ? »

Ora, n'è jamé su quemet cein l'avâi fini, ma crâio adi que se Djan l'avâi volu racliâ sa fenna quemet lâi desant, jamé cliia pouira drôla, dein l'état iô l'ire, l'arâi pu lo supportâ.

MARC A LOUIS.

Ce bon M. N. — M. et M^{me} N. étaient dimanche en partie de campagne, dans la ban-

lieue lausannoise. A midi, mis en appétit par la marche et le plein air, ils entrent dans une auberge et demandent à diner.

— Hélas, monsieur, je n'ai qu'une côtelette.

— Une seule côtelette ?

— Une seule, oui, monsieur.

— Diable ! diable ! mais alors que mangera ma femme ?

Avec ou sans guides ?

Sur les monts la neige a disparu à peu près complètement. Les alpages verdoient et se constellent de gentianes bleues, d'anémones souffrées, d'asters violacés, de primules roses. Voici la montée des troupeaux, le carillonnement des sonnailles, les huchées des pâtres, les chants des touristes aux vigoureux poumons. Déjà aussi les premières ombres de ce tableau de vie descendent des hauteurs dans les journaux, sous les habituelles rubriques sinistres : « Les accidents de la montagne », « l'Alpe homicide », la « Folie des ascensions ! ». Et les Clubs alpins de publier de paternelles recommandations à l'adresse des excursionnistes : « Ayez des chaussures ferrées et ne partez pas sans guides ».

En matière de clous aux semelles, tout le monde est d'accord. Il n'en est pas de même au sujet des guides. Voici sur ce point l'avis de l'anglais Mummery¹, une autorité en fait d'alpinisme et un écrivain plein d'humour :

« Le guide des premiers âges alpins était un ami et un conseiller ; il conduisait la caravane, et il entraînait dans tous les amusements et toutes les gaités de l'expédition ; au retour, dans la petite auberge de montagne, il faisait encore, plus ou moins, partie de la caravane, et la pipe du soir n'était joyeuse qu'avec lui. Heureux dans ses montagnes à lui, habile à dénicher les maigres ressources du village, il était un compagnon indispensable et très agréable.

» Parmi ces pionniers de la première heure, Melchior Anderegg et quelques autres restent encore ; mais parmi les jeunes, il n'y en a plus avec lesquels on pourrait être dans ces mêmes vieux termes de l'ancienne intimité. L'envahissement des touristes a amené avec lui la malencontreuse distinction des classes, et le guide moderne habite le dortoir des guides et ne voit plus son Monsieur que pendant les courses. Ce commerce d'intimité d'antan n'existant pas, le guide tend de plus en plus à n'être qu'un laquais, et le touriste orgueilleux ne le regarde que comme regarde son mulet le touriste, son frère, moins ambitieux en fait de courses.

» La répétition constante de la même ascension tend de plus en plus à faire du guide une sorte d'entrepreneur. En effet, pour tant de dizaines ou de centaines de francs, il vous emmènera partout où vous le désirerez. Le talent du grimpeur ne compte pour absolument rien ; le guide exercé regarde le touriste simplement comme un colis. Bien entendu, s'il est d'une grosseur et d'un poids anormaux, il devra payer en plus un certain nombre de francs, précisément comme un cavalier qui a une monte de cent kilos doit payer plus cher pour le cheval ; mais, à part l'accident du poids, l'individualité du Monsieur est sans importance.

» Le guide, ayant fait un contrat, désire naturellement le mener à bien le plus tôt possible. Pour ce faire, la caravane est simplement poussée en avant, arrêtée seulement lorsque les poumons ou les jambes du voyageur empêchent d'aller plus loin. Durant les courtes haltes, alors accordées, haltes habituellement désignées du nom de déjeuner, bien que personne n'y mange quoique ce soit, les amateurs sont essoufflés, bâillent et ressentent toutes — et plus — les angoisses d'un mal de

¹ A.-F. MUMMERY. Mes escalades dans les Alpes et le Caucase. — Paris, Lucien Laveur, éditeur.